

NOTE D'INTENTION

Ceux qu'on aime. Ceux qu'on déteste, écrit par Omar Tebbiche.

Des histoires naissent d'un simple frisson, d'un regard de trop ou d'un silence trop long. Celle-ci est née d'une absence. L'absence d'un geste, d'un mot, d'un pas en avant que je n'ai jamais osé faire.

J'ai moi-même connu cette ambiguïté troublante, j'ai eu ma propre Lise. Une amie, une complicité, une tendresse, puis un flirt, léger, presque innocent, mais jamais assumé. L'attente. L'incertitude. L'espoir. Et puis rien. Rien, parce que la peur d'un rejet, d'un malentendu, d'un basculement irrémédiable nous clouait sur place. Et un jour, on apprend qu'elle est avec un autre. Un David. Une Jude. Quelqu'un qui, lui, n'a pas hésité. Voilà le noyau de l'histoire. Une histoire de désirs tus ? De jalousies feutrées ? De manipulations invisibles ?

L'amour n'est-il qu'un rapport de force ? Certains aiment se laisser choisir, préférant l'attente à la prise de risque. D'autres avancent leurs pions, testent, provoquent, séduisent pour mieux contrôler l'issue de la partie. Et il y a ceux qui observent, analysent et tirent les fils sans que personne ne s'en aperçoive.

Marc attend, paralysé. Lise oscille, hésite. Jude agit, manipule. Dans cette histoire, *dans la vie*, celui qui attend se fait toujours dépasser par celui qui ose.

J'aime les récits qui laissent des traces à suivre, ceux qui ne livrent pas tout mais qui invitent le spectateur à recoller les morceaux. *Ceux qu'on aime. Ceux qu'on déteste* ne se déroule pas de façon linéaire. Les événements s'enchevêtrent, les points de vue se croisent, les dialogues se contredisent. Marc voit une chose, Lise en comprend une autre, et Jude orchestre dans l'ombre. Ce choix n'est pas qu'un caprice de style. Il traduit l'essence même du film : une perception subjective de la réalité, où chacun interprète les signes à sa manière, souvent de travers.

Les mots mentent. Ce sont les silences qui racontent la vérité. Les mots trompent. Ce sont les gestes, les détails furtifs qui révèlent la vérité.

Je veux une mise en scène qui capte l'invisible, qui révèle l'enjeu d'un simple mouvement de main, d'un regard trop appuyé, d'un soupir à peine audible. Et puis, il y a ces objets anodins qui, soudain, deviennent des marqueurs d'émotions :

- **Les confiseries** que Jude offre, avant qu'elles ne se transforment en indices de sa trahison.
- **L'ordinateur de Marc** symbolise son repli, son impuissance à agir, sa frustration.
- **Le téléphone et les messages**, ils deviennent un outil de manipulation et d'illusion, trompant Marc autant que le spectateur.
- **Le café dans lequel Jude crache**, mépris silencieux, manifeste d'une jalousie.
- **La chaise partagée entre Lise et Jude**, comme un jeu de chaises musicales, symbolisant ce triangle relationnel.

Chaque scène est une lutte. Une bataille feutrée où l'un tente de prendre l'ascendant sur l'autre. C'est pourquoi je veux jouer avec la profondeur de champ, avec cette idée d'un personnage en avant-plan, affirmant son pouvoir, tandis qu'un autre, en arrière-plan, attend son heure. Un jeu de bascule où chaque protagoniste, tour à tour, croit pouvoir prendre le contrôle... avant que tout ne lui échappe.

Tout est là, sous nos yeux. C'est là toute la pertinence cinématographique de ce projet.

J'aimerais également évoquer les costumes et comment j'envisage la caractérisation des personnages à travers ce qu'ils portent [**cf. iconographie**].

- **Marc** porte un jogging, signe de son laisser-aller, de sa passivité. Son sweater est violet, couleur de l'amour caché, mais aussi de la crainte.
- **Lise** est solaire, lumineuse. Ses vêtements colorés reflètent son espoir d'amour, mais le rouge y est toujours présent. Rouge de la passion. Rouge du danger.
- **Jude**, elle, est glaciale. Son monde est fait de bleu, de gris, de noir et... de jaune ? Un monochrome qui traduit son besoin de contrôle, son manque de confiance caché derrière une façade dominante. À son poignet, une montre jaune. Couleur de la manipulation, de l'envie, de la jalousie. Lorsqu'elle caresse tour à tour la main de Marc et celle de Lise, c'est cette montre que l'on verra.

Le montage ne devra pas seulement raconter l'histoire, il devra faire naître une sensation. Il doit morceler l'intrigue, la recomposer au fur et à mesure, maintenir le spectateur en état d'alerte. Chaque insert, chaque transition sera pensée comme une pièce du puzzle qu'il devra reconstruire lui-même.

Parce que *Ceux qu'on aime. Ceux qu'on déteste* n'est pas un film qui dicte une vérité. C'est une invitation à questionner sa propre perception. À se demander : et si c'était moi ?

Il en pose des questions, ce film... Au point où on en est... Pourquoi s'arrêter là ?

Qui n'a jamais attendu un signe qui n'est jamais venu ?

Qui n'a jamais hésité à dire ce qu'il ressentait, par peur du rejet ou par orgueil ?

Qui n'a jamais joué, consciemment ou non, avec les sentiments d'un autre ?

Ceux qu'on aime. Ceux qu'on déteste parle de ces moments infimes qui changent tout.

De ces décisions que l'on ne prend pas et qui, pourtant, scellent un destin.

C'est un film sur l'amour, mais aussi sur le pouvoir. Le pouvoir de faire mal, de retenir, de laisser espérer.

Et si le spectateur ressort du film avec cette étrange sensation de déjà-vu, alors j'aurai réussi ce que je voulais raconter.